Document generated on 06/05/2025 8:58 a.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

Dépouillé
L'aboiement de Vonsalkid

David Clerson

Number 8, Winter 2005

Politique et littérature : les mots, petits ou grands

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2350ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Clerson, D. (2005). Dépouillé : l'aboiement de Vonsalkid. *Contre-jour*, (8), 9–13.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Dépouillé
L'aboiement de Vonsalkid

David Clerson

Le soleil avait brûlé son crâne, la pluie avait trempé ses loques, le vent lui avait giflé la face au cours des nombreuses semaines durant lesquelles il était resté assis au bord de la lagune. Il n'avait pas quitté son poste, toujours aux aguets, mais rien n'était venu mordre à sa ligne. La nuit dernière, il avait fait tempête. Des éclairs s'étaient abattus non loin de Vonsalkid, le vent avait arraché herbe et arbres, la boue s'était mélangée à l'eau de la lagune. Vonsalkid, lui, s'était agrippé d'une main à sa chaise, tenant de l'autre sa canne à pêche collée contre son corps. Et ses yeux étaient restés grands ouverts, fixés sur sa ligne, malgré le vent qui les faisait pleurer. À l'aube, le calme était revenu sur la lagune qui avait emprunté sa couleur à la boue et sur laquelle flottait maintenant quantité de déchets : plantes, cadavres de méduses, sacs de plastique, vêtements d'enfants... C'est dans cette eau polluée que quelque chose mordit enfin à la ligne de Vonsalkid.

Durant ses semaines de pêche, il avait imaginé d'énormes poissons, d'étonnants mollusques, de rares oiseaux s'accrochant à son hameçon, mais rien n'aurait pu lui plaire autant que ce qui vint y mordre. La chose était lourde, mais se laissait tirer hors de l'eau sans résistance. Les poils trempés de son dos et de sa tête émergèrent bientôt, emportant avec eux les algues qui s'y étaient emmêlées. Ils furent suivis peu après par de longues oreilles placées aux côtés de deux yeux cernés de plaies, puis

d'un museau et d'une gueule laissant pendre une grosse langue entre des dents jaunes. Lorsqu'elle fut tirée jusqu'au rivage de la lagune, il s'avéra que la bête avait quatre courtes pattes, bien qu'elle ne s'en servît pas, de même qu'une queue qui ne s'agitait d'aucune manière. Vonsalkid supposa qu'il s'agissait d'un chien. L'observant attentivement, il le trouva beau et eut envie de le toucher. Aussi posa-t-il sa tête contre son poil humide. Le cœur du chien battait d'un rythme lent et monotone. Vonsalkid, fermant les yeux, sentait ces pulsations s'insinuer en lui et occulter peu à peu ses autres sensations. Il ne sentait plus ni l'odeur du chien ni l'humidité de son poil. Il oubliait que le vent soufflait contre son corps. Ses paupières étaient closes. Il n'entendait que le cœur de l'animal. Et il lui semblait que ce battement envahissait sa tête, y prenait toute la place, résonnait trop fort dans sa boîte crânienne. Il eut peur que ces pulsations ne le quittent plus, qu'il les ressente en lui comme si le sang du chien coulait dans ses veines. Aussi s'écarta-t-il de la bête et, d'un grand coup de couteau, lui ouvrit-il le ventre. Le sang coula, épais et rouge. Vonsalkid porta sa bouche contre la gueule de l'animal pour respirer son dernier soupir. Il reçut son haleine fétide en plein visage. La bête ne respirait plus. Il put partir.

Vonsalkid prit le cadavre du chien sur son dos en le tenant par les pattes de devant. Le portant ainsi, comme un sac, il s'éloigna de la lagune et s'avança à travers champs. Ses pas foulaient les herbes hautes. Il marchait contre le vent. Bientôt, la plaine s'étendit à perte de vue. Ceci était le pays de Vonsalkid. Il y était né et il y vivrait jusqu'à la fin de ses jours. C'était sa seule certitude. Aussi, sachant que ses pas le mèneraient toujours chez lui, ne craignait-il pas de se perdre. Vonsalkid posait imperturbablement son pied devant l'autre. Il marchait sans relâche, seul au milieu des champs. S'il lui semblait parfois entendre le cri d'un corbeau, regardant tout autour de lui, il n'apercevait aucun volatile. Rien, absolument rien, ne donnait signe de vie dans la plaine. Combien de temps dura sa marche ? Qu'importe. Quelques heures ou quelques jours. Seul importe de savoir qu'un jour ses pieds se posèrent sur une route qui lui sembla connue. Il devait approcher de sa destination. Souhaitant terminer son périple avec une charge plus légère, il déposa le cadavre du chien et le libéra de ses tripes, lesquelles contenaient force algues, clous et morceaux de verre que Vonsalkid prit et

mit dans ses poches : on ne sait jamais. Puis il jeta les entrailles puantes dans le fossé bordant la route et attendit que des mouches viennent s'y poser. Aucun insecte n'approcha des chairs putrescentes. Vonsalkid ferma les yeux et imagina une nuée d'insectes bourdonnants se jetant sur ce repas jusqu'à ce qu'il disparaisse sous leur multitude. Rassuré, il reprit sur son dos le corps du chien, maintenant évidé, et se remit en route. Il crut bientôt entendre le cri des corbeaux se mêlant au festin des insectes.

Ses pas le menèrent peu après jusqu'aux ruines de ce qui dut être une vaste résidence, mais dont il ne restait plus que quelques pans de murs entre lesquels avaient poussé des ronces. Vonsalkid fronça les sourcils à la vue de ces vestiges. Quelque chose clochait. Il ferma donc les yeux. Des ronces flétrirent, des lézardes disparurent, des charpentes s'établirent... et lorsque Vonsalkid rouvrit les yeux, il découvrit une demeure en parfait état, avec son toit à pignon posé sur des murs solides, ses fenêtres cernées de volets et sa porte entrebâillée laissant entendre les rires des enfants qui jouaient à l'intérieur. Entrant dans la maison, Vonsalkid s'exclama : « Me voilà ! », laissa tomber le cadavre du chien sur le sol et, souriant, ouvrit grands les bras pour accueillir les enfants qui coururent à lui et qu'il serra contre son torse. « Vous voyez, je suis revenu », leur murmura-t-il au creux de l'oreille. Puis il les déposa sur le sol et saisit le corps évidé du chien qu'il leva au bout de son bras, comme un trophée. « Voyez ce que j'ai ramené. Femme, tu en feras un manteau pour mère-grand », dit-il en voyant son épouse assise, inactive, auprès du feu. Cette dernière retira bientôt sa dépouille à l'animal et, sans dire un mot, entreprit de tailler un manteau qui devait convenir parfaitement à la mère-grand. Cependant, on entendit dehors la pluie qui se mettait à tomber. L'orage approchait.

Lorsque les premières gouttes frappèrent le crâne de Vonsalkid, il s'écria : « Tonnerre ! Ce toit fuit », mais lorsqu'il fut tout entier trempé par la pluie, il dut se rendre à l'évidence : il était assis sur un tas de débris, dans les ruines d'une maison, en train de coudre la dépouille puante d'un chien, un clou lui servant d'aiguille et une longue algue de fil à coudre. Refermant les yeux bien fort, Vonsalkid ne sentit bientôt plus la pluie tomber sur son corps et son épouse finit de tailler un manteau pour mère-grand.

Vonsalkid repartit à travers champs, tenant son présent plié sous le bras. Chemin faisant, il ne rencontra pas âme qui vive, bien qu'il crût souvent entendre le croassement des corbeaux et le bourdonnement des mouches volant près de ses oreilles. Il retrouva la demeure de mère-grand posée au sommet d'une butte. Vonsalkid se rappela y avoir grandi, puis il n'en fut plus certain. Il tâcha de se revoir, enfant, jouant sur les pentes herbeuses entourant la maison. Des images lui vinrent en tête : un petit garçon rieur, des pantalons tachés de vert, le bras brisé d'un pantin... Elles défilèrent dans sa conscience, mais il ne parvint pas à décider si elles étaient siennes, si elles appartenaient vraiment à son enfance. Il ne savait qu'en faire. À quoi bon ? Il préférait agir. Déjà, Vonsalkid montait la butte et ouvrait la porte de la maison.

À l'intérieur, il trouva mère-grand, sourde et presque aveugle, tricotant auprès d'un âtre éteint, et lui mit sur les épaules le manteau cousu par sa femme dans la dépouille du chien. Vonsalkid se réjouit en constatant qu'il lui seyait à merveille. Ayant revu ses enfants, donné de l'ouvrage à sa femme et habillé sa mère-grand, il pouvait être heureux. Aussi ouvrit-il la bouche pour exprimer en riant l'étendue de sa joie, mais il n'en sortit qu'un aboiement grave. Ouah ! ouah ! Vonsalkid resta figé sur place et aboya encore — ouah ! ouah ! — le cou tendu vers le ciel. Il sentit sa langue qui se glissait hors de sa bouche pour pendouiller comme celle du chien. Baissant la tête, il vit qu'il portait un manteau — le manteau ! — taillé dans la dépouille de l'animal et cousu d'algues gluantes. Ouah ! ouah ! Bientôt ses aboiements se mêlèrent à des cris d'horreur et lorsqu'il vit qu'il n'était pas plus dans la maison de mère-grand que sur une butte, il courut à toute vitesse à travers la plaine, s'enfargeant comme s'il avait porté les longues jupes de sa femme et s'essoufflant comme s'il avait eu l'âge de mère-grand. Mais — ouah ! ouah ! — il aboyait encore. Et sa langue pendait toujours plus bas, toujours plus longue. Croa ! croa ! Les cris des corbeaux se firent entendre plus forts et plus proches que jamais. Et l'aboiement — ouah ! ouah ! — leur répondit. Et ouah ! ouah ! et croa ! croa ! Et la course à travers champs. Les chutes. L'essoufflement. Ouah ! croa ! Les aboiements et les croassements comme les pulsations cardiaques du chien martelant le crâne de Vonsalkid. Ouah ! croa ! Jusqu'à

ce que Vonsalkid rencontre la lagune, coure dans sa boue et s'y enfonce dans un ultime ouah ! qui ne fut suivi d'aucun croa !

Du moins, le croyons-nous.